

LE MASSACRE DE SAINT-BARTHÉLEMY

Quelques citations¹...

Paul Kompanietz (CPGE — Lycée Carnot, Dijon)

(Nanterre, le 3 octobre 2015)

1. La captation de la conférence est amputée de son début, que je reproduis ici sous format texte : « “Le massacre de Saint-Barthélemy” est l’un des épisodes majeurs de *Quatrevingt-Treize* et, selon Pierre Laforgue, on pourrait dire de lui ce que Hugo affirme à propos du drame dans la préface de *Cromwell*, à savoir qu’il s’agit d’un “miroir de concentration”, d’un “point d’optique”, donc, où les principaux enjeux du roman se réfléchissent. Rappelons rapidement dans quel contexte prend place ce livre sur “Le massacre de Saint-Barthélemy”. Cet épisode occupe un livre entier (le troisième livre de la troisième partie du roman, intitulé “En Vendée”) et marque un moment de suspens avant le combat entre les Blancs et les Bleus. Les trois enfants de Michelle Flécharde... » (cf. captation pour le reste de la conférence, en format vidéo).

2. Victor HUGO, « Écrit en 1846 », *Les Contemplations*, 1856 :

[...] j’ai comparé l’aube avec la nuit noire,
Et les quatrevingt-treize aux Saint-Barthélemy ;
Car ce quatrevingt-treize où vous avez frêmi,
Qui dut être, et que rien ne peut plus faire éclore,
C’est la lueur de sang qui se mêle à l’horreur.
Les Révolutions qui viennent tout venger
Font un bien éternel dans leur mal passager.

3. Victor HUGO, *L’Âne*, 1880 (mais le texte a été écrit en 1857-58) :

[...]
Dans l’olympie farouche et sinistre des livres,
Lieu polaire où l’on prend les vitres pour des givres ;
Dans l’immense grenier du bouquiniste humain
Où l’étude et la nuit scellent leur triste hymen,
Depuis que l’homme écrit, que l’esprit se fourvoie,
Que la première plume a fui la première oie ;
Dans ce dock du grimoire universel, tunnel
Et puits du griffonnage antique et solennel,
Où l’erreur sur l’erreur s’amoncelle, où s’entasse
La savantasserie avec le savantasse,
Gouffre où sans voir l’ennui, ce miasme, on le sent,
Où s’est faite, de siècle en siècle grossissant,
Comme un ulcère croît, comme grandit un chancre,
L’horrible alluvion du déluge de l’encre,
Dans ce dépôt qu’emplit le froid morne des ifs,

¹ On se limite ici aux citations hugoliennes (sans reproduire, bien sûr, les références à *Quatrevingt-Treize*, aisément repérables dans l’édition au programme), qui n’ont pas toutes — en raison de leur longueur et du temps accordé à chaque conférencier — été développées oralement.

Il faut les voir rangés, ces testaments massifs,
Ces volumes titans dont un fort de la halle
Aurait peine à porter la lourdeur idéale,
Ces tomes à stature écrasante, ulémas
Des lutrins monstrueux et des puissants formats ;
Ceux-ci bardés de cuir, ceux-là vêtus de moire,
Ils encombrant des temps la ténébreuse armoire ;
D'autres ouvrages sont éphémères, charnels,
Réels, mortels, humains ; eux, sont les éternels [...].

4. Victor HUGO, « Aux feuillantines », *Les Contemplations*, 1856 :

Mes deux frères et moi, nous étions tout enfants.
Notre mère disait : jouez, mais je défends
Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles.

Abel était l'aîné, j'étais le plus petit.
Nous mangions notre pain de si bon appétit,
Que les femmes riaient quand nous passions près d'elles.

Nous montions pour jouer au grenier du couvent.
Et là, tout en jouant, nous regardions souvent
Sur le haut d'une armoire un livre inaccessible.

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir ;
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible.

Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir.
Nous allâmes ravis dans un coin nous asseoir.
Des estampes partout ! quel bonheur ! quel délire!

Nous l'ouvâmes alors tout grand sur nos genoux,
Et dès le premier mot il nous parut si doux
Qu'oubliant de jouer, nous nous mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi, tout le matin,
Joseph, Ruth et Booz, le bon Samaritain,
Et, toujours plus charmés, le soir nous le relûmes.

Tels des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieus,
S'appellent en riant et s'étonnent, joyeux,
De sentir dans leur main la douceur de ses plumes.

5. Victor HUGO, « Les Griffonnages de l'écolier », *L'Art d'être grand-père*, 1877 :

Charles a fait des dessins sur son livre de classe.
Le thème est fatigant au point, qu'étant très lasse,
La plume de l'enfant n'a pu se reposer
Qu'en faisant ce travail énorme : improviser
Dans un livre, partout, en haut, en bas, des fresques,
Comme on en voit aux murs des alhambras moresques,
Des taches d'encre, ayant des aspects d'animaux,
Qui dévorent la phrase et qui rongent les mots,
Et, le texte mangé, viennent mordre les marges.
Le nez du maître flotte au milieu de ces charges.

Troublant le clair-obscur du vieux latin toscan,
 Dans la grande satire où Rome est au carcan,
 Sur César, sur Brutus, sur les hautes mémoires,
 Charles a tranquillement dispersé ses grimoires.
 Ce chevreau, le caprice, a grimpé sur les vers.
 Le livre, c'est l'endroit ; l'écolier, c'est l'envers.
 Sa gâté s'est mêlée, espiègle, aux stigmates
 Du vengeur qui voulait s'enfuir chez les Sarmates.
 Les barbouillages sont étranges, profonds, drus.
 Les monstres ! Les voilà perchés, l'un sur Codrus,
 L'autre sur Néron. L'autre égratigne un dactyle.
 Un pâté fait son nid dans les branches du style.
 Un âne, qui ressemble à monsieur Nisard, brait,
 Et s'achève en hibou dans l'obscur forêt ;
 L'encrier sur lui coule, et, la tête inondée
 De cette pluie, il tient dans sa patte un spondée.
 Partout la main du rêve a tracé le dessin ;
 Et c'est ainsi qu'au gré de l'écolier, l'essaim
 Des griffonnages, horde hostile aux belles-lettres,
 S'est envolé parmi les sombres hexamètres.
 Jeu ! songe ! on ne sait quoi d'enfantin, s'enlaçant
 Au poème, lui donne un ineffable accent,
 Commente le chef-d'œuvre, et l'on sent l'harmonie
 D'une naïveté complétant un génie.
 C'est un géant ayant sur l'épaule un marmot.
 Charles invente une fleur qu'il fait sortir d'un mot,
 Ou lâche un farfadet ailé dans la broussaille
 Du rythme effarouché qui s'écarte et tressaille.
 Un rond couvre une page. Est-ce un dôme ? est-ce un œuf ?
 Une belette en sort qui peut-être est un bœuf.
 Le gribouillage règne, et sur chaque vers pose
 Les végétations de la métamorphose.
 Charles a sur ce latin fait pousser un hallier.
 Grâce à lui, ce vieux texte est un lieu singulier
 Où le hasard, l'ennui, le lazzi, la rature,
 Dressent au second plan leur vague architecture.
 Son encre a fait la nuit sur le livre étoilé.
 Et pourtant, par instants, ce noir réseau brouillé,
 À travers ses rameaux, ses porches, ses pilastres,
 Laisse passer l'idée et laisse voir les astres.

C'est de cette façon que Charles a travaillé
 Au dur chef-d'œuvre antique, et qu'au bronze rouillé
 Il a plaqué le lierre, et dérangé la masse
 Du masque énorme avec une folle grimace.
 Il s'est bien amusé. Quel bonheur d'écolier !
 Traiter un fier génie en monstre familier !
 Être avec ce lion comme avec un caniche !
 Aux pédants, groupe triste et laid, faire une niche !
 Rendre agréable aux yeux, réjouissant, malin,
 Un livre estampillé par monsieur Delalain !
 Gai, bondir à pieds joints par-dessus un poème !
 Charles est très satisfait de son œuvre, et lui-même

— L’oiseau voit le miroir et ne voit pas la glu —
Il s’admire.

Un guetteur survient, homme absolu.
Dans son œil terne luit le pensum insalubre ;
Sa lèvre aux coins baissés porte en son pli lugubre
Le rudiment, la loi, le refus des congés,
Et l’auguste fureur des textes outragés.
L’enfance veut des fleurs ; on lui donne la roche.
Hélas ! c’est le censeur du collègue. Il approche,
Jette au livre un regard funeste, et dit, hautain :
— Fort bien. Vous copierez mille vers ce matin
Pour manque de respect à vos livres d’étude. —
Et ce geôlier s’en va, laissant là ce Latude.
Or c’est précisément la récréation.
Être à neuf ans Tantale, Encelade, Ixion !
Voir autrui jouer ! Être un banni, qu’on excepte !
Tourner du châtement la manivelle inepte !
Soupirer sous l’ennui, devant les cieus ouverts,
Et sous cette montagne affreuse, mille vers !
Charles sanglote, et dit : — Ne pas jouer aux barres !
Copier du latin ! Je suis chez les barbares. —
C’est midi ; le moment où sur l’herbe on s’assied,
L’heure sainte où l’on doit sauter à cloche-pied ;
L’air est chaud, les taillis sont verts, et la fauvette
S’y débarbouille, ayant la source pour cuvette ;
La cigale est là-bas qui chante dans le blé.
L’enfant a droit aux champs. Charles songe accablé
Devant le livre, hélas, tout noirci par ses crimes.
Il croit confusément ouïr gronder les rimes
D’un Boileau, qui s’entr’ouvre et bâille à ses côtés ;
Tous ces bouquins lui font l’effet d’être irrités.
Aucun remords pourtant. Il a la tête haute.
Ne sentant pas de honte, il ne voit pas de faute.
— Suis-je donc en prison ? Suis-je donc le vassal
De Noël, lâchement aggravé par Chapsal ?
Qu’est-ce donc que j’ai fait ? — Triste, il voit passer l’heure
De la joie. Il est seul. Tout l’abandonne. Il pleure.
Il regarde, éperdu, sa feuille de papier.
Mille vers ! Copier ! Copier ! Copier !
Copier ! Ô pédant, c’est là ce que tu tires
Du bois où l’on entend la flûte des satyres,
Tyran dont le sourcil, sitôt qu’on te répond,
Se fronce comme l’onde aux arches d’un vieux pont !
L’enfance a dès longtemps inventé dans sa rage
La charrue à trois socs pour ce dur labourage.
— Allons ! dit-il, trichons les pions déloyaux !
Et, farouche, il saisit sa plume à trois tuyaux.

Soudain du livre immense une ombre, une âme, un homme
Sort, et dit : — Ne crains rien, mon enfant. Je me nomme
Juvénal. Je suis bon. Je ne fais peur qu’aux grands. —
Charles lève ses yeux pleins de pleurs transparents,

Et dit : — Je n'ai pas peur. — L'homme, pareil aux marbres,
 Reprend, tandis qu'au loin on entend sous les arbres
 Jouer les écoliers, gais et de bonne fois :
 — Enfant, je fus jadis exilé comme toi,
 Pour avoir comme toi barbouillé des figures.
 Comme toi les pédants, j'ai fâché les augures.
 Élève de Jauffret que jalouse Massin,
 Voyons ton livre. — Il dit, et regarde un dessin
 Qui n'a pas trop de queue et pas beaucoup de tête.
 — Qu'est-ce que c'est que ça ? — Monsieur, c'est une bête.
 — Ah ! tu mets dans mes vers des bêtes ! Après tout,
 Pourquoi pas ? puisque Dieu, qui dans l'ombre est debout,
 En met dans les grands bois et dans les mers sacrées.
 Il tourne une autre page, et se penche : — Tu créés.
 Qu'est ceci ? Ça m'a l'air fort beau, quoique tortu.
 — Monsieur, c'est un bonhomme. — Un bonhomme, dis-tu ?
 Eh bien, il en manquait justement un. Mon livre
 Est rempli de méchants. Voir un bonhomme vivre
 Parmi tous ces gens-là me plaît. Césars bouffis,
 Rangez-vous ! Ce bonhomme est dieu. Merci, mon fils. —
 Et, d'un doigt souverain, le voilà qui feuillette
 Nisard, l'âne, le nez du maître, la belette
 Qui peut être est un bœuf, les dragons, les griffons,
 Les pâtés d'encre ailés, mêlés aux vers profonds,
 Toute cette gaieté sur son courroux éparse,
 Et Juvénal s'écrie ébloui : — C'est très farce !

Ainsi, la grande sœur et la petite sœur,
 Ces deux âmes, sont là, jasant ; et le censeur,
 Obscur comme minuit et froid comme décembre,
 Serait bien étonné, s'il entraît dans la chambre,
 De voir sous le plafond du collège étouffant,
 Le vieux poète rire avec le doux enfant.

6. Victor HUGO, « Le droit et la loi », *Actes et paroles. Avant l'exil*, 1875 (mais le volume regroupe des textes écrits par Hugo avant l'exil, entre 1841 et 1851) :

Toute l'éloquence humaine dans toutes les assemblées de tous les peuples et de tous les temps peut se résumer en ceci : la querelle du droit contre la loi.

Cette querelle, et c'est là tout le phénomène du progrès, tend de plus en plus à décroître. Le jour où elle cessera, la civilisation touchera à son apogée, la jonction sera faite entre ce qui doit être et ce qui est, la tribune politique se transformera en tribune scientifique ; fin des surprises, fin des calamités et des catastrophes ; on aura doublé le cap des tempêtes ; il n'y aura pour ainsi dire plus d'événements ; la société se développera majestueusement selon la nature ; la quantité d'éternité possible à la terre se mêlera aux faits humains et les apaisera.

Plus de disputes, plus de fictions, plus de parasites ; ce sera le règne paisible de l'incontestable ; on ne fera plus les lois, on les constatera ; les lois seront des axiomes, on ne met pas aux voix deux et deux font quatre, le binôme de Newton ne dépend pas d'une majorité, il y a une géométrie sociale ; on sera gouverné par l'évidence ; le code sera honnête, direct, clair ; ce n'est pas pour rien qu'on appelle la vertu la droiture ; cette rigidité fait partie de la liberté ; elle n'exclut en rien l'inspiration, les souffles et les rayons sont rectilignes. L'humanité a deux pôles, le

vrai et le beau ; elle sera régie, dans l'un par l'exact, dans l'autre par l'idéal. Grâce à l'instruction substituée à la guerre, le suffrage universel arrivera à ce degré de discernement qu'il saura choisir les esprits ; on aura pour parlement le concile permanent des intelligences ; l'institut sera le sénat. La Convention, en créant l'institut, avait la vision, confuse, mais profonde, de l'avenir. [...]

L'œuvre est-elle achevée ? Non, certes. On ne fait encore qu'entrevoir la plage lumineuse et lointaine, l'arrivée, l'avenir.

En attendant on lutte.

Lutte laborieuse.

D'un côté l'idéal, de l'autre l'incomplet.

Avant d'aller plus loin, plaçons ici un mot, qui éclaire tout ce que nous allons dire, et qui va même au delà.

La vie et le droit sont le même phénomène. Leur superposition est étroite.

Qu'on jette les yeux sur les êtres créés, la quantité de droit est adéquate à la quantité de vie.

De là, la grandeur de toutes les questions qui se rattachent à cette notion, le Droit.

7. Victor HUGO, *Le Verso de la page*, texte écrit en 1857-58 (reconstitué par Pierre Albouy et publié en 1960) :

Non, ce n'est pas la fin. Non, non, tout n'est pas dit.

Morne anxiété qui germe et qui grandit !

Tourment de la pensée après l'œuvre achevée !

Stupeur de l'aigle esprit en voyant sa couvée !

Scrupules du songeur sur ce qu'il a songé.

Se venger, c'est la loi du passé submergé.

C'est la vieille coutume et c'est la vieille table ;

Tout n'est pas dit après le verdict lamentable.

[...]

Vous êtes des bourreaux vous-mêmes, masques noirs !

Et le bourreau n'a pas le dernier la parole.

L'avenir triomphant veut une autre auréole

Que l'âpre flamboiement des expiations.

Dieu, vous m'envoyez les pâles visions ;

Dieu, comment choisir dans toutes ces nuées ?

La vierge est implacable ; et les prostituées

Sont féroces ; le mal, le bien sont toujours prêts,

Hélas, à se servir des mêmes couperets !

Les révolutions, ces grandes affranchies !

Sont farouches ; étant filles des monarchies.

Donc, quand le genre humain voulut, enfin lassé,

Entrer dans l'avenir et sortir du passé,

Il n'aperçut pas d'autre ouverture que celle

Qui s'offrait, sous ce fer où l'éclair étincelle,

Entre ces deux poteaux, chambranles effrayants !

Oui, c'est la seule issue, hommes, ô tristes pas fuyants ;

Sortez par ce sépulcre. Ô mystère insondable !

Hélas ! c'est du passé la porte formidable !

Entrez dans l'avenir par ce pas sépulcral.

C'est à travers le mal qu'il faut sortir du mal.